

ARTS ET SPECTACLES

Fase
Oeuvre de
jeunesse


STÉPHANIE BRODY
DANSE
COLLABORATION SPÉCIALE

Anne Teresa de Keersmaecker fait sa rentrée à Montréal, cette semaine, à l'Usine C. Mais la chorégraphe flamande ne viendra pas y présenter sa dernière création, *Zeitung*, dont la première mondiale vient d'avoir lieu au Théâtre de la Ville de Paris. Elle a plutôt choisi de nous faire découvrir *Fase*, *Four Movements to the Music of Steve Reich*, une œuvre qu'elle a créée... il y a 26 ans!

En 1981, Anne Teresa de Keersmaecker quitte Bruxelles et l'école de danse Mudra de Maurice Béjart et s'envole pour la Tisch School of the Arts de New York. C'est là, stimulée par les compositions minimalistes et rigoureuses d'une certaine forme de danse postmoderne américaine, qu'elle imagine deux des quatre mouvements de *Fase*, soit *Coming Out* et *Violin Phase* (*Piano Phase* et *Clapping Music* seront créés à son retour en Belgique). « *Fase* est une pièce clé parce qu'elle contient l'essence de tout ce que j'ai fait ensuite: un lien très fort entre la danse et la musique, une économie de moyens et une rigueur presque mathématique, combinée à une charge physique et émotive », explique de Keersmaecker, en direct du Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles où réside sa compagnie Rosas.



PHOTO FOURNIE PAR LA PRODUCTION
« *Fase* est une pièce clé parce qu'elle contient l'essence de tout ce que j'ai fait ensuite: un lien très fort entre la danse et la musique, une économie de moyens et une rigueur presque mathématique, combinée à une charge physique et émotive », explique la chorégraphe et danseuse Anne Teresa de Keersmaecker qui sera sur la scène de l'Usine C avec Tale Dolven.

En créant *Fase*, interprétée à l'Usine C par de Keersmaecker et Tale Dolven, la chorégraphe posait les jalons d'un répertoire où danse et musique seraient toujours intimement liés. Qu'elle se confronte à Reich (dans *Drumming* ou *Rain*), à Bartók, à Debussy, à Coltrane, à Joan Baez (on se souviendra de son tendre solo *Once*, présenté à Montréal en 2005) ou à DJ Grazzhopa, elle peut aussi bien se soumettre aux diktats formels de la musique, comme dans *Fase*, les déjouer en y opposant une esthétique baroque ou un vocabulaire débridé, comme dans *Rosas danst Rosas*, ou encore y ajouter une foule de contrepoints qui la mèneront au chaos organisé. « Ma stratégie change constamment. Parfois, ça passe par une analyse très méticuleuse de la partition musicale et parfois

ma lecture est beaucoup plus instinctive », explique de Keersmaecker, qui s'attaquera prochainement à la polyphonie flamande. Dans *Piano Phase*, les deux danseuses répètent inlassablement la même série de mouvements rapides et simples. Chaque geste est net et méthodique. Leurs corps, tels des métronomes, sont en parfaite synchronicité l'un avec l'autre et avec la pulsation rythmique des quelques notes répétées en boucle de *Piano Phase*, une des premières œuvres répétitives de Steve Reich. Parfois, l'unisson entre les danseuses se brise, en écho aux décalages polyphoniques qu'affectionne le compositeur américain. Aride, *Fase*? Au premier abord, peut-être. Mais voilà qu'un sourire effleure le visage des danseuses, jusque-là placides. Effet chorégraphié ou spontané? « C'est le genre

de chose que je ne planifie pas, affirme de Keersmaecker. Pour danser *Fase*, il faut être très concentré et rigoureux. Mais avec cette grande intensité vient une dépense et même une décharge physique très forte. On finit par trouver notre espace de liberté dans toute cette rigueur. Alors, oui, c'est jouissif. » Et ce bonheur se communique au spectateur, tout au long des quatre mouvements de *Fase*. On se laisse bercer par le balancement des corps, comme par un mantra; on se surprend à porter une oreille attentive à la structure musicale de Reich pour y déceler les concordances avec la danse et jouir des « échappées » ludiques de la chorégraphe. *Fase*, *Four Movements to the Music of Steve Reich*, de la compagnie Rosas, du 29 janvier au 8 février, à l'Usine C.

Completely, Absolutely, Perfectly
Sur la corde raide avec Trosztmer

STÉPHANIE BRODY
CRITIQUE
COLLABORATION SPÉCIALE

La semaine dernière, à l'Espace Tangente, le danseur et chorégraphe montréalais Peter Trosztmer présentait *Completely, Absolutely, Perfectly*, second volet de *Synthesis as Composure*, dont la première partie lui avait valu d'être sélectionné comme un des coups de coeur 2006 de *La Presse*. Trosztmer se révèle toujours aussi surprenant et engageant. Comme dans le volet précédent, Trosztmer s'approprie et remanie du matériel chorégraphique créé pour lui par plusieurs chorégraphes. Cette fois, le solo est composé de « legs » de Katie Ward, Dean Makarenko et Catherine Tardif. Tel Dr. Frankenstein, de ces éléments disparates, Trosztmer compose un personnage fort attachant en proie au doute. Au milieu d'un incroyable bric-à-brac (une porte, des télé, une poubelle, un squelette de chaise longue, etc.), l'homme se questionne sur lui-même, sur ses choix de vie et sur l'existence en général. Le personnage est beaucoup moins agressif que dans le premier volet *Painful but Unequivocal Truth*. Il est même presque candide, mais Trosztmer lui conserve cette touche maniaque qu'il joue si bien, ce petit côté imprévisible qui garde le spectateur – que Trosztmer prend continuellement à témoin – aux aguets: gestuelle d'attaque empruntée à la boxe, petites

phrases-chocs, touches d'humour noir lancées au moment où l'on s'y attend le moins. Et que dire de cette étonnante marche casse-cou sur une passerelle qu'il construit, en temps réel, avec les objets éparpillés sur scène. Le charme opère et on a très hâte au troisième volet de *Synthesis as Composure*. **Pudeur et érotisme** En seconde partie de programme, Tangente présentait *The Sorrowful Sons*, cocréé et co-interprété par Clara Furey et David Rancourt. Leur duo se veut une réponse à une certaine frange de la danse contemporaine, celle qui, blasée, n'a plus de limites ou de pudeur. Et effectivement, *The Sorrowful Sons* possède une touche d'érotisme fleur bleue, presque adolescente. Les premiers instants sont électriques. Frémissements et vrais, Furey et Rancourt se sentent et se caressent par petites touches presque imperceptibles. Dès lors, le spectateur pénètre dans un univers secret, dans une zone où il se sait voyeur d'une relation qui se joue, assez efficacement, à la frontière de l'amitié et de l'érotisme. Enveloppé dans une musique dramatique et sirupeuse à souhait, *The Sorrowful Sons* verse malheureusement, à grands coups de bassin, dans le coït simulé et les clichés provocateurs, ceux-là mêmes desquels Furey et Rancourt semblaient vouloir s'éloigner. Et si dérision il y a, on ne la décèle pas. Reste tout de même deux interprètes à fleur de peau chez qui on sent tout le bonheur de danser ensemble.



PHOTO LEDA & ST. JACQUES, FOURNIE PAR LA PRODUCTION
Suzan Paulson et Pierre Lecours dans *Suites cruelles*, une pièce charnelle, puissante et troublante.

Suites cruelles
Souffrir pour être belle...

ALINE APOSTOLSKA
CRITIQUE
COLLABORATION SPÉCIALE

Avant de repartir sur les scènes internationales pour une tournée de près d'une centaine de représentations, la chorégraphe montréalaise Hélène Blackburn présentait, à la salle Pierre-Mercure, *Suites cruelles*, en première mondiale. Une pièce charnelle, puissante et troublante, sur le thème de tous ces plaisirs douloureux qui nous poussent les uns vers les autres et nous révèlent à nous-mêmes. En noir et blanc: c'est dans ce contraste que se déploie l'ensemble, des costumes très sexy à l'harmonie générale. Le spectateur se retrouve d'emblée hypnotisé par les corps à corps à l'esthétique particulière, à laquelle les musiciens, deux pianistes et une batteuse, participent pleinement. Une réelle fusion existe entre musique et chairs. La projection des gestes, expressions et paroles, en direct et en très gros plan, sur l'écran en fond de scène, instaure un dialogue complice entre danseurs et musiciens, mais également entre l'ensemble des interprètes et le public. La musique pulsionnelle, prenante, monte jusqu'à la cacophonie et joue un rôle aussi déterminant que la danse. L'écriture chorégraphique de Blackburn est bien reconnaissable, très dansante, ultra rapide, avec un remarquable raffinement des enchaînements. Magicienne des groupes, ses duos, ici, sont autant de duels soumis à une alternance d'attraction et de répulsion. Et cette fois, elle a ciselé quelques superbes solos, magnifiant ses interprètes. Chez Blackburn, on danse beaucoup, en mesure et sans se mesurer. Il y a toujours une dimension brute et crue qui explique

sans doute qu'elle atteigne aussi les jeunes publics. Cette dimension est ici exacerbée. Les corps sont exposés, révélés par une lumière rase, braquée précisément sur certains instants et certains gestes, et qui avantage la dimension délibérément érotique. Les corps, leur jouissance, leur souffrance, parfois extrême, sont aussi projetés, détaillés à la loupe par les gros plans. C'est très efficace pour permettre au spectateur d'entrer au coeur même des interactions sans concessions qui se déploient sous ses yeux. La scène est complètement dépouillée et ces jeux de lumière et d'images sur écran constituent toute la scénographie. Le tout est très beau, très magnétique, à la fois attirant et inquiétant. Le moins que l'on puisse dire est que les interprètes se donnent à fond, propulsés les uns vers les autres par une passion manifeste, irrésistible et douloureuse. Ils s'attirent, se désistent, s'emboîtent, se rejettent, pris dans leurs passions. On se sent forcément confronté, interpellé dans notre propre tendance bien humaine à être toujours prêts à souffrir pour être beaux, désirés, uniques. Les bémols viennent de certaines exagérations qui relâchent l'attention en seconde partie. Le dosage avec un tel sujet doit être minutieux. Et puis, parfois, certaines scènes ont un goût de déjà vu, notamment la scène de la jeune femme qui glisse dans les filets d'huile. C'est tellement beau qu'on oublie combien elle se fait mal en chutant à répétition! Mais combien de fois cette année les chorégraphes ont-ils joué avec ce stratagème scénique? La frontière est également très mince, parfois, entre la vraie trouvaille chorégraphique et la facilité qui consiste à s'en remettre à un procédé que l'on sait déjà efficace. Mais le tout finit littéralement dans la grâce, un moment d'une pureté sublime et envoûtante... à découvrir!



RICARDO

À NE PAS MANQUER!

Pour le grand match événement du Super Bowl, Ricardo et Louis Morissette préparent des super nachos et réinventent les côtes levées, avec du chocolat. Étonnant!



RADIO-CANADA
TÉLÉVISION

DU LUNDI
AU VENDREDI 11H

LA PRESSE